



ANNALES
OFFICIELLES
2011

CONCOURS
ECRICOME
PREPA

ÉPREUVE ÉCRITE
ÉPREUVE COMMUNE

■ **Résumé de texte**



ECRICOME
VISER PLUS HAUT

www.ecricome.org

■ Esprit général

Cette épreuve vise à tester l'aptitude à comprendre un texte, à en exprimer clairement les idées majeures sans en négliger les nuances.

■ Évaluation

Compréhension, mise en évidence de l'architecture logique du texte.

Autonomie : le résumé doit être intelligible en lui-même, sans que le lecteur ait à connaître le texte original ; son contenu sera reformulé autant que possible.

Correction de la langue (en particulier grammaire, lexique et orthographe) et du style.

Respect des normes quantitatives : le texte d'environ 2000 mots sera résumé en 250 mots avec un écart toléré de 10%. Un comptage précis des mots sera exigé.

SUJET

■ Résumé de texte

SUJET

Résumer ce texte en 250 (deux cent cinquante) mots.

On tolère 10% en plus ou en moins (225 au moins, 275 au plus).

Tout manquement à ces normes (par excès ou par défaut) sera gravement sanctionné. Par exemple, un résumé atteignant 300 ou n'atteignant pas 200 mots, sera noté zéro.

Donner un titre au résumé (les mots du titre n'entrent pas dans le décompte des mots).

indiquer le nombre de mots utilisés en portant les mentions suivantes très lisiblement et à l'encre : repère formé d'un double trait // dans le texte écrit après chaque tranche de 50 mots, décompte chiffré cumulatif (50,100,150 etc...) en regard dans la marge, total exact en fin d'exercice.

C'est la photographie qui avait fait naître en 1839 le mot de photogénie. Il y est toujours utilisé. Nous nous découvrons, devant nos clichés, « photogéniques » ou non, selon une mystérieuse majoration ou péjoration. La photographie nous flatte ou nous trahit ; elle nous donne ou nous dénie un je ne sais quoi.

Certes la photogénie du cinématographe ne peut se réduire à celle de la photographie. Mais c'est dans l'image photographique que réside leur source commune. Pour éclairer le problème il est de bonne méthode de partir de cette source même.

Quoique immobile, l'image photographique n'est pas morte. La preuve en est que nous aimons des photos, les regardons. Pourtant elles ne sont pas animées. Cette remarque faussement naïve nous éclaire. Au cinématographe nous pourrions croire que la présence des personnages vient de la vie — le mouvement — qui leur est donné. Dans la photographie, c'est évidemment la présence qui donne vie. La première et étrange qualité de la photographie est la présence de la personne ou de la chose pourtant absente. Cette présence n'a nullement besoin, pour être assurée, de la subjectivité médiatrice d'un artiste. Le génie de la photo est d'abord chimique. La plus objective, la plus mécanique de toutes les photographies, celle du photomaton, peut nous transmettre une émotion, une tendresse, comme si d'une certaine façon, selon le mot de Sartre, l'original s'était incarné dans l'image. Et du reste, le maître mot de la photographie ce « Souriez » implique une communication subjective de personne à personne par le truchement de la pellicule, porteuse du message d'âme. La plus banale des photographies recèle ou appelle une certaine présence. Nous le savons, nous le sentons, puisque nous conservons les photographies sur nous, chez nous, nous les exhibons, (en omettant significativement d'indiquer qu'il s'agit d'une image «voici ma mère, ma femme, mes enfants »), non seulement pour satisfaire une curiosité étrangère, mais pour le plaisir évident de les contempler nous-même une fois de plus, nous réchauffer à leur présence, les sentir près de nous, avec nous, en nous, petites présences de poche ou d'appartement, attachées à notre personne ou notre foyer.

Les pères et mères défunts, le frère tué à la guerre, regardent au milieu de leur grand cadre, veillent et protègent la maison campagnarde comme des dieux lares. Partout où il y a foyer, les photographies prennent la succession des statuettes ou objets autour desquels s'entretenait le culte des morts. Elles jouent, de façon atténuée parce que le culte des morts est lui-même atténué, le même rôle que les tablettes chinoises, ces points d'attache d'où les chers disparus sont toujours disponibles à l'appel.

La diffusion de la photographie n'a-t-elle pas en partie ranimé les formes archaïques de la dévotion familiale ? Ou plutôt les besoins du culte familial n'ont-ils pas trouvé, dans la photographie, la représentation exacte de ce qu'amulettes et objets réalisaient d'une façon imparfaitement symbolique : la présence de l'absence ?

La photographie, dans ce sens, peut être exactement nommée, et cette identification va loin : souvenir. Le souvenir peut lui-même être nommé vie retrouvée, présence perpétuée.

Photo-souvenir, les deux termes sont accolés, mieux, interchangeables. Écoutons ces commères : « Quels beaux souvenirs ça vous fait, quels beaux souvenirs ça vous fera ». La photographie fait fonction de souvenir et cette fonction peut jouer un rôle déterminant comme dans le tourisme moderne qui se prépare et s'effectue en expédition destinée à rapporter un butin de souvenirs, photographies et cartes postales au premier chef. On peut se demander quel est le but profond de ces voyages de vacances, où l'on part admirer monuments et paysages que l'on se garderait bien de visiter chez soi. Le même parisien qui ignore le Louvre,

n'a jamais franchi le porche d'une église, et ne détournera pas son chemin pour contempler Paris du haut du Sacré-Cœur, ne manquera pas une chapelle de Florence, arpentera les Musées, s'épuisera à grimper aux Campaniles ou à atteindre les jardins suspendus de Ravello. On veut voir bien sûr, et pas seulement prendre des photos. Mais ce que l'on cherche, ce que l'on voit est un univers qui, à l'abri du temps ou du moins supportant victorieusement son érosion, est déjà lui-même souvenir. Montagnes éternelles, îles du bonheur où s'abritent milliardaires, vedettes, « grands écrivains », et bien entendu, surtout, les sites et monuments « historiques », royaume de statues et de colonnades, champs élysées des civilisations défuntes... C'est-à-dire royaume de la mort, mais où la mort est transfigurée dans les ruines, où une sorte d'éternité vibre dans l'air, celle du souvenir transmis d'âge en âge. C'est pourquoi les guides et baedekers méprisent l'industrie et le travail d'un pays pour n'en présenter que sa momie embaumée au sein d'une immobile nature. Ce qu'on appelle l'étranger apparaît finalement dans une étrangeté extrême, une fantomaticité accrue par la bizarrerie des mœurs et de la langue inconnue (abondante récolte de « souvenirs » toujours). Et de même que pour les archaïques l'étranger est un esprit en puissance, et le monde étranger une marche avancée du séjour des esprits, de même le touriste va comme dans un monde peuplé d'esprits. L'appareil gainé de cuir est comme son talisman qu'il porte en bandoulière. Et alors, pour certains frénétiques, le voyage est une chevauchée seulement entrecoupée de multiples déclics. On ne regarde pas le monument on le photographie. On se photographie soi-même aux pieds des géants de pierre. La photographie devient l'acte touristique lui-même, comme si l'émotion cherchée n'avait de prix que pour le souvenir futur, l'image sur pellicule, enrichie d'une puissance de souvenir au carré.

Toute pellicule est une pile de présence que l'on charge de visages aimés, d'objets admirés, d'événements « beaux », « extraordinaires », « intenses ». Aussi le photographe professionnel ou amateur surgit-il à chacun des moments où la vie sort de son lit d'indifférences : voyages, fêtes, cérémonies, baptêmes, mariages. Seul le deuil — intéressant tabou que nous comprendrons bientôt — demeure inviolé.

Les passions de l'amour chargent la photographie d'une présence quasi mystique. L'échange des photos s'introduit au sein du rituel des amants qui se sont unis de corps, ou, à défaut, d'âme. La photo reçue devient chose d'adoration comme de possession. La sienne s'offre au culte en même temps qu'à l'appropriation. Le troc des images accomplit magiquement le troc des individualités où chacun devient à la fois idole et esclave d'autrui, et qui est l'amour.

Prise de possession, abandon de soi-même. Ces termes sont ici rhétoriques. Mais ils s'éclairent si l'on considère les cas limites où la photographie, s'intégrant dans les pratiques occultistes, devient à la lettre présence réelle, objet de possession ou d'envoûtement.

Presque à sa naissance, dès 1861, la photographie a été happée par l'occultisme, c'est-à-dire un « digest » de croyances et de pratiques englobant aussi bien le spiritisme, la voyance, la chiromancie, la médecine des guérisseurs, que les diverses religions ou philosophies ésotériques.

Guérisseurs, envoûteurs et voyants qui jusqu'alors agissaient aussi bien sur figurines ou sur représentation mentale, utilisent désormais la photographie. On traite et on guérit sur photographie, on localise un enfant ou un époux disparu sur photographie, on jette un sort ou un charme, on opère sur photographie les maléfices de l'envoûtement et ceux-ci sont encore et même de plus en plus fréquemment pratiqués peut-être grâce à la photographie elle-même. Autrement dit la photographie est au sens strict du terme présence réelle de la

personne représentée, on y peut lire son âme, sa maladie, sa destinée. Mieux : une action est possible, par elle et sur elle.

Si l'on peut posséder par photo, c'est évidemment que celle-ci peut vous posséder. Les expressions « prendre en photo », « être pris en photo » ne trahissent-elles pas une croyance confuse en ce pouvoir ?

La crainte d'une possession mauvaise, évidente il y a quelques années encore, en Chine et dans de nombreuses cultures archaïques, nous est sans doute inconsciente. Elle nous est peut-être non moins inconsciemment conjurée par la formule restitutive « le petit oiseau va sortir ». La psychose d'espionnage fait remonter cette crainte à la surface ; les tabous photographiques débordent très rapidement les objectifs de sécurité qui les avaient déterminés ; on peut tout voir dans telle cité étrangère, mais on ne peut photographier. Une haine mauvaise entoure le photographiant, même si celui-ci n'a « pris » qu'un mur. Il lui a dérobé une substance vitale et secrète, il s'est emparé d'un pouvoir.

Par ailleurs, ce n'est peut-être pas tant leur visage que leur expression que cachent les incultes ou les inculpés qui se refusent à la photo. Théophile Pathé cite ce cas, déjà cinématographique, de témoins d'un crime crapuleux, qui après avoir accusé une de leurs connaissances, se troublèrent ensuite devant la caméra de Pathé-Journal. La photographie peut également être douée d'un génie visionnaire, ouvert sur l'invisible. Ce qu'on appelle « photogénie » n'est que l'embryon d'une extralucidité mythique qui fixe sur la pellicule non seulement les ectoplasmes matérialisés des séances spirites, mais les spectres invisibles à l'œil humain. Depuis qu'en 1861 le photographe Mummler de Philadelphie inventa la « photographie spirite », autrement dit la surimpression, circulent dans les milieux occultistes et apparentés, les photos d'êtres fantomatiques ou divins sur fond de paysages réels.

La photographie couvre un si vaste registre, elle satisfait des besoins si évidemment affectifs et ces besoins sont d'une telle ampleur qu'on ne peut en considérer les usages — depuis la photo présence et la photo souvenir jusqu'à la photo extralucide — comme de simples épiphénomènes d'un rôle essentiel qui serait la documentation d'archive ou la connaissance scientifique. Quelle est donc la fonction de la photo ? Multiforme et toujours au dernier moment indéfinissable. Être encadrée, collée dans des albums, glissée dans un portefeuille, regardée, aimée, baisée ? Tout cela, sans doute... Elle commence à la présence morale ; elle va jusqu'à l'envoûtement et la présence spirite. Entre ces deux pôles, la photo est amulette, fétiche. Fétiche donc, souvenir, présence muette, la photo se substitue ou fait concurrence aux reliques, fleurs fanées, mouchoirs précieusement conservés, mèches de cheveux, menus objets, bibelots, tour Eiffel et place Saint Marc miniatures. Partout, campées sur les meubles, accrochées ou fichées aux murs, la photographie et la carte postale règnent sur une cour de babioles dérisoires, arrière-garde du souvenir, combattantes du temps disputant à l'oubli et à la mort leurs lambeaux de présence vivante.

D'où vient ce rôle ? Non pas évidemment d'une propriété particulière au collodion humide, au gélatinobromure, à l'acétocellulose, mais de ce que nous y mettons nous-mêmes. C'est ici qu'il s'agit de coperniciser notre démarche : les propriétés qui semblent appartenir à la photo sont les propriétés de notre esprit qui s'y sont fixées et qu'elle nous renvoie. Au lieu de chercher dans la chose photographique, la qualité si évidemment et profondément humaine de la photogénie, il faut remonter jusqu'à l'homme... La richesse de la photographie, c'est en fait tout ce qui n'y est pas, mais que nous projetons ou fixons en elle.

Edgar Morin, *Le cinéma*, Editions de minuit (1956), pages 25-30.

CORRIGÉ

Quel est le véritable génie de la photographie ?

La photogénie désigne une qualité esthétique indéfinissable qui gratifie indistinctement les images fixes ou cinématographiques, et ne doit donc rien à l'animation.

Elle ne dépend pas davantage d'une intervention artistique : même produites par un automate insensible, les photographies font surgir immédiatement la présence des êtres représentés. Cet effet explique leur omniprésence dans l'histoire familiale, et le culte des défunts, où elles remplacent les antiques figurines rituelles.

Comme le rabâche la voix populaire, la photographie est donc souvenir, au sens fort de résurrection. Elle illustre l'exceptionnel, les grands événements familiaux. Elle régit surtout le tourisme, qui consiste à parcourir bien loin des sites analogues à ceux qu'on ignore près de chez soi, pour capturer des images stéréotypées, évanescents résidus d'une réalité abolie au moment d'être vécue, évaporée en intemporel, en exotisme onirique ou suranné.

La photographie constitue aussi un vecteur de possession des êtres. L'échange de portraits entre amoureux en témoigne, et diverses pratiques occultes lui supposent un pouvoir de substitution : voyants, thaumaturges ou même envoûteurs agissent sur une image du patient tenue pour sa personne ; tout comme la surimpression prétend faire voir des esprits captifs. Ainsi le preneur d'images est souvent soupçonné de maléfice ou de larcin, parfois frappé d'interdiction : phobies originelles que rappelle et conjure la formule du « petit oiseau ».

Mais le vrai génie de la photographie, transcendant toute fonction affective ou documentaire, voire la chimie qui la révèle, est de réfléchir les représentations du sujet qui la contemple.

250 mots

RAPPORT

On compte 1907 mots dans le texte d'Edgar Morin, à peine plus court que le sujet de la précédente session. Il propose une analyse des contenus implicites de la photographie, dans un passage saturé de charme passéiste, qui sent bon les appareils de noble facture, le noir et blanc, et les laboratoires d'amateurs. Les arguments sont séduisants (même si depuis cinquante ans ils ont été passablement érodés par le plagiat). Le thème retenu est abordable et capable de retenir l'intérêt des tous les étudiants, quelle que soit leur filière de formation.

La véritable difficulté réside dans la double articulation du message : derrière une description de différents modes et usages de la photographie, abordés de manière successive (les portraits de famille, les souvenirs de voyages, l'image de l'être aimé, la « photomancie »

etc.), se développe une approche subtile (et ironique) de son essence, à partir du concept flou de photogénie, qui convoque tour à tour diverses clés d'interprétation (culte, souvenir, stéréotype, fétiche, magie, [al-]chimie), avant de les débouter toutes afin de retenir la thèse du miroir de la subjectivité.

Ces conditions expliquent la plupart des défauts récurrents constatés à la lecture des copies de la session. Si elles présentent souvent une structure visible, il est rare que celle-ci soit dirigée par une articulation soignée des idées, et on déplore au contraire nombre d'énumérations plus ou moins complètes des emplois de la photographie.

L'introduction ne contient pas souvent le concept de photogénie, et quand il y figure il est rare qu'il soit reconnu comme point de départ de la problématique, ce qui est totalement avéré dans les cas rarissimes où on le retrouve à l'arrivée de la réflexion. Par ailleurs, à ce point du résumé, trop de candidats s'embrouillent dans la comparaison entre photographie inerte et cinéma, au point que le contresens le plus fréquent est d'énoncer que seule la première possède la photogénie, par opposition au second, ce qui est manifestement faux. Et surgit aussitôt une autre occasion de trébucher, quand l'auteur rappelle que ni la production chimique d'une photographie, ni l'impersonnalité de la prise de vue, ne font obstacle à la photogénie : « le simple procédé chimique suscite le sentiment » !

Vient ensuite l'évocation de la présence des photographies dans les maisons et leur rôle ainsi attesté dans la conservation du patrimoine familial voire une persistance très atténuée du culte domestique. Sur ce passage qui peut être traité avec une concision raisonnable, combien de maladroits n'ont-ils pas trébuché ? A commencer par les infortunés qui ont confondu le culte des morts avec celui de la mort, peut-être égarés par le vague souvenir de quelque secte gothique.

Ce fut le moment déjà pour quelques-uns de jeter l'éponge à la perspective d'une longue et subtile analyse des paradoxes du comportement touristique, fort utile pourtant à qui voulait faire comprendre la force de conviction trompeuse du monde virtuel (autre « génie ») recréé au moyen d'une collecte de clichés. De là à soutenir qu'« on voyage désormais caché sous l'objectif », il y a un fossé que fort peu heureusement ont osé franchir.

Pour d'autres, persuadés que le texte additionne des notations qui se valent toutes, le résumé consiste à survoler le paysage en successives propositions analogiques : « La photo suit l'homme quand celui-ci sort de sa routine, sauf pour les deuils. On la retrouve dans les unions amoureuses comme l'adoration de l'autre. Le mystique s'est également emparé de la photographie tel un élément occulte ». L'occultisme (quelquefois défiguré en oculisme) est littéralement dans tous ses états à lire les résumés de nos candidats : activités psychiques, mystiques, métaphysiques et même religieuses, et puisque « la photographie a éveillé des craintes à la source de cultes ésotériques » et que « la photographie au départ était considérée comme une science occulte », il ne faut accuser personne d'autre que Daguerre et Nicéphore Niepce d'avoir fomenté les croyances aux envoûtements et aux fantômes... Telles sont les inconséquences grossières qui se sont donné libre cours lorsque tout contrôle intellectuel était perdu.

D'autant plus grand apparaît alors le mérite des étudiants compétents et organisés qui ont été capables de saisir les dérives, loin de s'y livrer, et de rendre compte avec raison, encore, des manifestations de phobie envers la photographie, avant de suivre l'auteur dans sa conversion à l'interprétation anthropocentrique du phénomène, qui constitue le rebondissement final du parcours, et replace la photogénie dans le regard du spectateur, ce qui ne signifie tout de même pas que « les photographies sont des vues de l'esprit » ni que « nous pouvons y voir ce que nous voulons ».

Les titres proposés par les candidats reflètent couramment une approche du texte qui ne se signale pas par la rigueur mais se contente d'un aperçu fugitif en énonçant un sujet générique : les fonctions, les pouvoirs, le mystère de la photographie. Dans la ligne des constatations précédentes, la photogénie n'apparaît guère dans les titres. En voici un florilège. Quelques solutions barbares : l'anthropophisation de la photographie ; les multiformes de la photographie ; la philogénie, un curieux phénomène. Des aberrations : La photo comme nouvelle providence ; la photo, reflet de l'internationalité humaine. Rarement, un souvenir littéraire : La photographie dans tous ses états. Celui-ci était de bon goût, voici le mauvais : Photo, ma belle photo, dis-moi si je suis la plus belle... Dans le meilleur des cas, une question pertinente : Que peut-on voir derrière l'image photographique ? ou bien une alternative : Merveilles et subterfuges de la photographie. Appréciée, l'anticipation du résultat : La photographie, lieu de projection de notre intériorité ; Ce que révèle la photographie.

Avec cela, le lexique abstrait et difficile à contourner oppose une sérieuse résistance à la reformulation, ce qui incite à valoriser d'autant plus les efforts consentis par des candidats pour présenter une rédaction autonome. Au moins pouvait-on espérer qu'ils évitent les solutions de facilité, comme la reprise de la pile de présence (laquelle valait après tout mieux que la compilation...), la présence de l'absence, qui reviennent d'une copie à l'autre et ne révèlent rien d'autre que l'incompréhension des mêmes formules.

On a lourdement insisté, dans les annales 2010, sur les exigences de l'épreuve en matière d'expression, et aussi rectifié un grand nombre d'erreurs : il est malheureux de constater qu'on pourrait recommencer maintenant. Les mêmes fautes se retrouvent, heureusement dans un faible nombre de copies, dont les auteurs auraient mieux fait de lire les recommandations antérieures. C'est en tout cas ce qu'on peut conseiller aux futurs candidats. Si chaque session apporte son lot de fautes inédites, c'est un peu en raison des sujets qui se succèdent. On a donc relevé cette fois-ci quelques nouveaux barbarismes : présentifier et la présenciation, à quoi s'opposent thématiquement la surranéité et l'éternalité (qui relève de l'éternalisation). La photogénie a suscité des clones : photogénisme et photogénéité. Rien à voir avec la fantomalité. Plus classique, la confusion ontologique entre le mythe, le mystique et la mystification a occasionné d'innombrables faux-sens, contresens et néologismes. On peut aussi simplifier la formation des mots, en appelant fixe ce qui fixe ou possesseur celui qui possède. Après cela, c'est à peine si l'on ose dramatiser les clichés et les trophets, les absences et les empruntes, les susceptibles et même les pelicules, qui décoorent tant de copies.

Pour finir sur une note plus optimiste, on reconnaîtra les efforts de présentation et de rédaction qui démontrent que la majorité des candidats abordent l'épreuve avec compétence et application, tandis qu'une large minorité produit un travail exempt de toute faute de français.

■ Résultats

Notes	0 à 3	4 à 7	8 à 11	12 à 15	16 à 20	Moyenne
2007 :	4,1%	18,1%	38,3%	29,2%	10,3%	10,41
2008 :	4,5%	19,3%	36,9%	28,5%	10,8%	10,36
2009 :	4,2%	17,4%	39,4%	29,9%	10,1%	10,42
2010 :	4,1%	17,9%	38,6%	28,4%	11,0%	10,45
2011 :	4,1%	17,4%	39%	28,9%	10,6%	10,42

Depuis 2007, la moyenne de l'épreuve varie dans une fourchette d'un dixième de point, et l'écart-type est toujours très proche de 4. La note 20 a été attribuée 27 fois, les notes 19 et 18, 205 fois, l'ensemble distinguant un candidat sur trente. A l'autre extrémité de l'échelle de notation, 44 zéros (soit 60% de plus qu'en 2010) sanctionnent l'infraction rédhibitoire à l'impératif du format. Les dépassements importants sont encore la cause principale des 1 et des 2, plus de 150, et ils interviennent pour une part notable des scores inférieurs à 7. Au total, trop de copies sont prises en flagrant délit de négligence pour le décompte des mots et l'observation des règles. On n'a pas fini de progresser là-dessus.

Comme d'habitude, les correcteurs n'ont rien cédé sur le front de l'expression française, suivant toujours en cela la volonté des Ecoles partenaires. La proportion de candidats qui franchissent la ligne rouge (5 fautes ou plus, dans une rédaction de 250 mots) ne se réduit pas de façon significative. Certes variable selon les lots corrigés, elle dépasse parfois une copie sur cinq !

Le résumé de texte est un exercice captivant qui réclame, outre un minimum de culture générale, des connaissances linguistiques et rhétoriques de niveau supérieur, et un savoir-faire acquis par l'entraînement régulier en classe préparatoire, dans toutes les filières. C'est une concurrence équitable pour conquérir une place dans les excellentes écoles de la Banque Ecricome.